

EMILE GABORIAU

MARIAGES
D'AVENTURE

Emile Gaboriau
Mariages d'aventure

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24860347

Mariages d'aventure:

Содержание

I	5
I	6
II	14
III	30
IV	55
Конец ознакомительного фрагмента.	63

Emile Gaboriau

Mariages d'aventure

A

Madame Georges COINDREAU

Cet automne, chère sœur, au retour de nos courses dans les montagnes des Eaux-Chaudes, j'ai écrit ce volume.

*Je te le dédie – témoignage de notre inaltérable affection.
Émile GABORIAU.*

I
MONSIEUR J. – D.
DE SAINT-ROCH

AMBASSADEUR MATRIMONIAL

I

Pourquoi Pascal Divorne donna sa démission moins de quinze jours après sa sortie de l'École des ponts-et-chaussées, dont il était un des élèves distingués, on ne l'a jamais su au juste.

Il ne prit pas la peine de l'expliquer, et ne donna aucune raison, peut-être parce qu'il n'en avait pas de bonnes à donner. J'entends de ces raisons admirables, basées sur un intérêt certain et un égoïsme prudent, seules admissibles et concluantes pour des juges payant patente.

Les occasions ne lui manquèrent pourtant pas de dire la vérité ou même de mentir. Tout ce qu'il avait à Paris de parents éloignés et de connaissances, le sondèrent habilement. On croyait flairer quelque secret, qui sait, quelque petit scandale-c'était tentant. Il eut la cruauté de tromper l'attente de ces excellents curieux, qui, pour s'immiscer dans les affaires d'autrui, ont l'éternel et banal prétexte d'un intérêt tendre qu'ils n'eurent jamais. Il rit au nez de ces obligeants, toujours prêts à ouvrir leur cœur à une confidence, leur bouche à un bon conseil, mais qui pour rien au monde n'ouvriraient leur bourse s'il en était besoin.

Quelques-uns s'acharnaient. Ceux-là, Pascal les prit à part, et tout bas, mystérieusement, après avoir jeté de tous côtés des regards de conspirateur inquiet, il prononça ce gros mot de politique, lui qui de sa vie ne s'était occupé de politique. Le moyen lui réussit, les entêtés s'enfuirent pleins d'épouvante,

croyant déjà voir s'entrebâiller pour les engloutir les portes du mont Saint-Michel.

De guerre lasse, on laissa Pascal tranquille, mais non sans déclarer que c'était un jeune homme peu sociable, qui manquait de franchise et dont il était prudent de se défier, d'autant qu'il avait des opinions par trop avancées.

Restaient les amis. Il leur avoua simplement, sans détails, que, bien que Français et même très bon Français, il avait en horreur toute espèce d'uniforme, fût-il plus brodé qu'une châsse, et qu'un emploi du gouvernement ne pouvait convenir à son caractère; les chances aléatoires de la fortune lui semblaient préférables à des appointements fixes, petits ou gros, gagnés ou non; enfin, son indépendance lui paraissait plus précieuse mille fois que tous les honneurs administratifs, qu'un portefeuille de ministre même, fût-ce de Dieu le père.

Naturellement, ses amis se souciaient infiniment peu du motif caché de ses actions; que leur importait qu'il fût une chose ou une autre? Ils déclarèrent en chœur que la sagesse elle-même parlait par sa bouche et qu'il avait incontestablement raison.

Un seul blâma hautement le jeune ingénieur, et d'un ton paternel lui reprocha son imprudente précipitation. Mais c'était l'intime de Pascal, son confident, son copain du collège Henri IV. Ils avaient fait leurs études ensemble, et depuis ils étaient inséparables.

Ce fidèle Achate transformé en Mentor se nommait Eugène Lorilleux. Il était de deux ou trois ans plus âgé que Pascal. Muni

depuis dix-huit mois du diplôme de docteur en médecine, il cherchait péniblement à se faire une clientèle.

Il en était encore aux débuts, plus difficiles, plus hasardeux dans cette carrière que dans toute autre. Il avait des clients, mais des clients qui payaient mal ou même ne payaient pas. Ses malades habitaient les étages supérieurs, tristes habitants des mansardes. Il lui fallait gravir quatre-vingts marches pour signer une ordonnance. Il avait des consultations gratuites et des consultations payantes; mais, comme aux unes et aux autres il ne venait que des pauvres, ce n'était vraiment pas la peine d'établir une distinction.

Mais il prenait patience. Il attendait cette occasion heureuse qui, trois fois dans la vie, dit-on, passe à la portée de chaque homme et qu'il s'agit de savoir saisir.

Travailleur acharné, il comptait sur sa science et sur son talent pour arriver à la réputation et à la fortune. En quoi il se trompait et se trompe encore aujourd'hui. Il est savant, c'est incontestable, mais il lui manque le coup d'œil, le sang-froid, l'audace. Sûr de lui dans son cabinet, imperturbable en théorie, il n'a pas, près du lit du malade, ce sens divinatoire, cette inspiration soudaine qui font les grands, les véritables guérisseurs.

Lorilleux n'est cependant pas un homme ordinaire. Son grand malheur est de n'avoir jamais connu l'enthousiasme. Il n'a eu ni adolescence ni jeunesse. Il est né vieux. Tel vous le voyez aujourd'hui, tel il était à quatorze ans, sur les bancs du lycée, lorsqu'il achevait sa troisième. Rien de changé en lui: ni la taille,

ni le caractère.

C'est un petit homme compassé et solennel. Il exagère la gravité, la dignité et le respect de soi-même, au point d'en paraître parfois ridicule.

Sa figure insignifiante n'est certes pas le miroir de son esprit, c'est une page blanche où il n'y a rien à déchiffrer. Plus délié qu'un paysan normand, il a la faiblesse de supposer à tout le monde la même manie de finasserie. Il ne croit pas aux actions indifférentes, et toujours il veut découvrir un but caché.

Vous ne lui ferez pas entendre qu'on agit souvent spontanément, sans plan médité; il vous répondra invariablement: « – Il y a quelque chose là-dessous. » Ses jours se passent à déjouer par d'habiles manœuvres des complots fantastiques, ou à démêler laborieusement le fil imaginaire de quelque trame bien compliquée. Ces craintes exagérées, ces investigations font le malheur de sa vie. Souvent ses amis se sont moqués de ces singulières appréhensions. Lorsqu'ils le rencontrent plus préoccupé qu'à l'ordinaire:

– Eh bien! Lorilleux, lui demandent-ils, as-tu trouvé la petite bête?

Enfin, ce calculateur traite la vie comme une suite de problèmes d'algèbre dont les gens habiles ont toujours la solution en poche. Depuis dix ans, il s'est tracé une règle de conduite qui, croit-il, ne laisse aucune prise au hasard, il ne s'en est jamais écarté d'une ligne.

Faut-il, après cela, s'étonner de son esprit borné, de ses idées

étroites? Il est le contraste vivant de Pascal, qui a, lui, des idées larges, une certaine audace de conception et un grand courage d'initiative. Aussi lui reproche-t-il d'être romanesque.

L'opposition des caractères suffirait à expliquer la grande amitié des deux jeunes gens, mais il y avait autre chose encore.

Depuis longtemps déjà le médecin avait des vues sur son ami, qui ne s'en doutait guère. Cela datait du collège.

Lorilleux avait une sœur de dix ans plus jeune que lui, qu'il aimait avec passion. Souvent, à l'âge où les autres adolescents n'ont que des idées de plaisir, il s'inquiétait de cet enfant. Leur mère, madame Lorilleux, était veuve; une rente viagère composait presque toute sa fortune et devait s'éteindre avec elle. Que deviendrait la jeune fille si sa mère venait à mourir? Et même, en écartant ce malheur, quel serait son sort plus tard? Une demoiselle sans dot ne se marie guère, et sa famille, qui avait déjà de la peine à joindre les deux bouts tous les ans, ne pourrait certes lui en donner; son frère n'aurait pas encore eu le temps de lui en amasser une, lorsqu'elle atteindrait ses vingt ans. Où lui trouver un mari?

Voilà les idées qui tourmentaient ce précoce calculateur de dix-sept ans, lorsqu'il vint à penser que son ami Pascal serait plus tard – dans une dizaine d'années – un excellent parti pour cette sœur chérie.

Cette idée parut sublime au prévoyant collégien. Il s'y accrocha, elle ne le quitta plus. A force de la tourner dans tous les sens, de l'envisager sous toutes ses faces, de calculer

toutes les probabilités, il en vint à la considérer non-seulement comme admirable, comme nécessaire, mais encore comme devant réussir avec un peu de patience et d'habileté.

– La fortune, se disait-il, ne sera pas un obstacle: la famille de Pascal est riche, et lui est le plus désintéressé des hommes. Ma sœur sera jolie, modeste, bien élevée, elle fera le bonheur de son mari et sera la meilleure des mères de famille. Elle plaira certainement à Pascal. D'ailleurs, s'il ne l'épouse pas pour l'amour d'elle, il l'épousera par affection pour moi, son meilleur ami, afin de resserrer les liens de notre amitié et de devenir mon frère. Ainsi j'assure le bonheur de deux êtres que je chéris. Toutes mes actions doivent tendre vers ce but.

Et voilà pourquoi Lorilleux devint et resta l'intime de Pascal, pourquoi il prit un si tendre intérêt à tout ce qui le touchait. Il savait, à un centime près, le chiffre de la fortune qui devait lui revenir un jour, et il était allé passer quinze jours en Bretagne dans la famille de son «futur beau-frère,» uniquement pour étudier le caractère des parents qu'aurait sa sœur. Il revint convaincu qu'il ne trouverait pas d'obstacles de ce côté.

D'ailleurs, jamais un mot, une allusion ne lui échappèrent. Il ne dit rien qui pût faire soupçonner ses projets ou donner l'éveil. Il était trop prudent pour cela. Sa sœur était encore trop jeune, Pascal n'était pas même sorti du collège. Il fallait attendre, il attendit.

Mais aussi de quels soins il entourait cet ami! Comme il le choyait! comme il s'informait avec sollicitude de tout ce qui avait

trait à sa famille! N'y avait-il pas, comme cela arrive si souvent en province, quelque petite cousine élevée à la brochette, quelques projets d'union? Non, rien de tout cela.

Lorsque Pascal fut reçu à l'École polytechnique, Lorilleux était certainement le plus content des deux. Comme il félicita son ami! Quel hymne il chanta à sa gloire! Et en lui-même il disait:

– Allons, ma sœur épousera un officier d'artillerie.

Mais Pascal sortit avec le numéro trois et opta pour l'École des ponts et chaussées.

– Bravo! se dit Lorilleux, qui n'était pas étranger à cette décision, la vie de garnison eût déplu à ma sœur, elle sera la femme d'un ingénieur. Cela m'arrange beaucoup mieux.

Et il se frottait les mains.

On peut juger de son désappointement lorsque le jeune ingénieur donna sa démission, sans l'avoir consulté, sans rien lui avoir fait pressentir. Cet acte d'indépendance déplut fort au médecin; même il le considéra comme une indécatesse: abandonner une position sûre, une carrière magnifique!

– Peste soit de l'étourdi! répétait-il du ton dont il aurait dit: Ma pauvre sœur a un mari qui fait des folies.

Cependant il cacha un peu son ressentiment. Pascal était Breton, c'est-à-dire qu'il tenait assez à ses idées. Le faire revenir sur une détermination était chose impossible. Lorilleux ne l'essaya pas. C'eût été jeter inutilement du froid sur des relations toujours si chaudement amicales. Mais il blâma énergiquement l'étourdi. La folie était faite, il fallait en tirer parti, et déjà le

médecin avait en vue certaine position d'ingénieur.

– Que vas-tu faire, maintenant? demanda-t-il à Pascal, voici cinq années de perdues.

– Tu trouves, cher ami, moi qui croyais avoir mis le temps à profit.

– Mais, encore une fois, à quoi vas-tu te décider?

– Tu verras, j'ai mon projet.

– Ah! fit Lorilleux avec dépit, tu ne m'en avais pas parlé.

– C'est une surprise.

– Enfin! nul plus vivement que moi ne souhaite que tu réussisses. Mais la vie n'est pas un roman. Attends-toi à des déceptions. En tout cas, mon amitié me commande de ne te pas cacher mon opinion: tu as fait une sottise.

II

Malheureusement l'avis de Lorilleux fut aussi l'avis de M. Divorne le père, avoué licencié près le tribunal de première instance de Lannion (Côtes-du-Nord).

La nouvelle de cette démission intempestive le frappa comme un coup de foudre; il fut atteint au cœur. C'en était fait de ses plus chers désirs, des projets qu'en bon père de famille il avait bâtis sur la tête de ce fils unique.

Voir Pascal, l'héritier de sa fortune et de son nom, ingénieur à Lannion, se promener par les rues avec ce fils, superbe sous l'uniforme brodé, épée au côté, claque sur la tête, tel avait été le rêve de sa vie, et voilà que, par un incompréhensible caprice, il s'évanouissait au moment de devenir une réalité. M. Divorne disait «caprice,» parce que Pascal annonçait purement et simplement qu'il se retirait, sans explication aucune, sans excuse.

On eût été furieux à moins. L'avoué ne se fit pas faute de se mettre en colère. Il envoya à Pascal sa malédiction. Il y avait certes de quoi justifier vingt malédictions.

Cependant, le premier étourdissement passé, le père malheureux essaya de réfléchir. Peut-être eût-il dû commencer par là. Il se demanda jusqu'à quel point un jeune homme de vingt-quatre ans qu'on a réussi à faire admettre à l'École polytechnique d'abord, à l'École des ponts et chaussées ensuite, dont l'éducation représente un capital de plus de trente mille

francs, a le droit de donner sa démission sans le consentement de ses parents ou de ses tuteurs. En avait-il vraiment le droit?

L'avoué essaya d'en douter. Il consulta. Hélas! il dut se rendre à l'évidence, et c'est avec une profonde amertume qu'il reconnut une lacune dans la loi. Il maudit le législateur et l'accusa d'imprévoyance, lui, l'interprète, l'admirateur passionné des décrets et ordonnances.

Puis, comme s'il eût été besoin d'aviver sa douleur et d'attiser sa colère, il ne rencontrait dans les rues de Lannion que des figures dolentes; on semblait s'être donné le mot. C'est qu'en moins de rien, la nouvelle avait fait le tour de la ville. Le soir même on en parla en dix endroits différents.

On plaignait le père, on condamnait le fils sans appel.

De ce jour, Pascal fut un homme toisé. Ses compatriotes décidèrent que c'était un garçon perdu, qui n'arriverait jamais à rien, et qui certes finirait mal. Un avoué était bien malheureux d'avoir un fils semblable qui le déshonorerait peut-être quelque jour.

Quelqu'un avançait même que M. Divorne avait en deux jours vieilli de dix ans. Encore un peu on eût affirmé que ses cheveux avaient blanchi dans une nuit; on cite des exemples de ce miracle, après d'épouvantables catastrophes.

Bref, Pascal eût ruiné sa famille, fait des faux, mérité le bagne, qu'il n'eût guère été plus honni; tant est grande l'aménité des âmes charitables de province.

Madame Divorne reçut vingt visites dans la semaine;

jamais elle n'avait eu tant d'amies. Toutes les femmes qui la connaissaient un peu trouvèrent un bon prétexte pour venir savoir au juste ce qui en était, s'assurer par elles-mêmes de la vérité, et retourner un peu le poignard dans la blessure, si blessure il y avait.

Il faut dire que, tout en condamnant le fils, en compatissant à la douleur du père, on trouvait généralement que cette punition frappait juste. L'avoué avait toujours été heureux, et le bonheur est un tort qui se pardonne difficilement dans les petites villes de province. Le succès de l'un est pour tous une cruelle injure. La jalousie dort au fond de tous les cœurs. Que de haines sourdes et envenimées qui n'ont pas eu d'autre point de départ!

Plus que tout autre M. Divorne était envié. On l'avait connu pauvre, et il était riche. On se souvenait de sa veste de ratine lorsqu'il était petit clerc chez son prédécesseur, et il avait une des plus jolies maisons de la ville. Ah! il avait fait de bonnes affaires.

— Quelle chance il a! disaient ceux qu'une prudence imbécile ou qu'une notoire incapacité attachaient à une immuable médiocrité, quelle chance il a!

Un petit héritage lui avait permis de faire quelques études, la dot de sa femme lui avait payé sa charge d'avoué, et depuis il avait toujours prospéré. Ses économies avaient fait la boule de neige.

Et que de pères il avait humiliés jadis, en comparant leurs fils au sien! Avait-il assez fait parade de la satisfaction que lui donnait cet enfant qui tous les ans revenait chargé de couronnes et n'avait que des boules blanches à ses examens! Et, plus tard,

avait-il chanté assez haut ses espérances!

Ce qui arrivait était donc une punition méritée, une preuve qu'il faut se défier de ces collégiens modèles, de ces jeunes gens de tant d'esprit: ils croient à leur supériorité, ils veulent faire autrement que n'ont fait leurs pères, et tournent mal. Il y a longtemps qu'on l'a dit, l'esprit est immoral.

Ainsi, pendant quinze jours, tous les gens qui abordaient l'avoué, ravis au fond de l'âme, croyaient de bon goût de mettre leur visage au diapason supposé de la douleur paternelle. Au palais, il recevait des compliments quotidiens de condoléance; au cercle, des poignées de main de consolation.

Son irritation s'accroissait d'autant, il n'était pas loin de croire que Pascal avait commis un crime. Il rentrait chez lui plus furieux que jamais, et, faute de mieux, il s'en prenait à sa femme dont la faiblesse maternelle, aveugle et imprudente, comme on sait, avait causé tout le mal.

Cependant, à force d'envisager la situation, de l'étudier, M. Divorne finit par se persuader que le mal n'était pas irréparable.

Il songeait sérieusement à écrire au ministre de l'intérieur, à faire le voyage de Paris pour solliciter une audience, lorsque Pascal, un beau soir, tomba comme une bombe dans la maison paternelle. Il arrivait par la voiture qui fait le service entre Rennes et Brest.

Certes, on ne l'attendait guère! Josette, la vieille bonne, qui était allée ouvrir en grondant contre l'impertinent qui se permettait de sonner si fort à pareille heure, faillit tomber à la

renverse en reconnaissant son jeune maître. Car elle le reconnut du premier coup, ainsi qu'elle s'en vantait plus tard, bien qu'il fût terriblement changé, et «grandi et renforcé,» depuis trois ans passés qu'elle ne l'avait vu.

Elle poussa un cri de joie, de surprise, et, lâchant la chandelle, s'élança dans les escaliers en appelant à elle tout le monde, comme si le feu eût été à la maison.

Pascal, pendant ce temps, avait fermé la porte et s'avavançait à tâtons.

– C'est moi, criait-il en riant, c'est moi, n'ayez pas peur.

Aux cris perçants de Josette, la porte du salon s'était ouverte.

– Eh bien! qu'est-ce, qu'est-ce donc? demandait l'avoué surpris de ce désordre.

Josette, tout émue, n'était pas près de recouvrer la parole. Mais déjà madame Divorne avait reconnu la voix de son fils et se précipitait à sa rencontre. Et l'avoué répétait encore: «Qu'est-ce, qu'est-ce?» que déjà Pascal était dans les bras de sa mère qui pleurait de bonheur, tout en le serrant à l'étouffer sur son cœur.

Par lui, par ce fils chéri, elle avait bien souffert depuis quinze jours; mais sa présence seule était une justification complète, une compensation plus que suffisante. Il parut, et tout fut pardonné, ou plutôt oublié.

Quant à M. Divorne, il crut de sa dignité de rester impassible. Pouvait-il faire moins pour le principe d'autorité paternelle? Il réussit, ma foi, à dominer son émotion, non sans peine, non sans une légère grimace qui dissimulait une larme. Mais enfin il

demeura convenablement froid et sévère, et sa figure exprima le mécontentement, même en embrassant ce fils, autrefois sa joie et son orgueil.

Par exemple, c'est tout ce qu'il put prendre sur lui. A l'étreinte de son fils, il sentit que sa colère se fondait comme les neiges aux brises d'avril. L'attendrissement le gagnait. «Il ne voulut pas donner sa faiblesse en spectacle,» et, prétextant une affaire urgente, – une affaire urgente à Lannion, à neuf heures du soir! – il sortit précipitamment, en se mouchant plus fort que de raison.

L'enfant prodigue était revenu, et le père, comme celui de l'Ecriture, n'avait pas ordonné de tuer le veau gras pour fêter le retour. Il est vrai que le père de l'Ecriture n'était pas un avoué au tribunal de première instance.

Pascal resta donc seul avec sa mère. Il fallait s'occuper de faire souper le voyageur.

Il avait l'appétit d'un homme qui depuis deux jours vit d'à-comptes dérobés à la hâte aux buffets des chemins de fer, c'est-à-dire que, n'ayant pas voulu s'étouffer, il mourait de faim. Josette s'empressait de dresser la table devant la cheminée. Elle allait, venait, du salon à la cuisine, de la cuisine au salon, perdant la tête, faisant dix tours pour un; de temps à autre elle essuyait une larme ou cassait une assiette, preuves manifestes de son émotion.

Madame Divorne s'était assise vis-à-vis de son fils qui dévorait. Elle était en extase, elle l'admirait, elle eût voulu pouvoir rester ainsi des années. Mais une explication était imminente entre Pascal et son père, cette explication pouvait être

orageuse. Ne fallait-il pas prévenir Pascal, obtenir de lui quelque concession? Elle voulait s'interposer, au risque d'attirer sur elle le poids de deux colères.

– Ton père est bien irrité, méchant enfant, dit-elle; tu nous donnes, tu lui donnes du moins bien des tourments.

– Mais non, chère mère, je t'assure; va, sois tranquille, ce ne sera rien.

– Au moins fallait-il le prévenir, lui demander conseil.

– Certain d'avance d'un refus! Quelle folie! j'aurais passé outre: juge alors.

– Au moins promets-moi d'être raisonnable s'il te gronde, de ne pas te mettre en colère.

– Je te le promets; mais tu verras comme j'ai eu raison.

– Ah! je le souhaite, murmura tristement madame Divorne.

Pascal l'embrassa, et sa cause fut gagnée. Désormais elle était prête à se ranger du côté de son fils, sûre qu'il ne pouvait avoir tort.

Voilà pourtant comme toutes les mères sont difficiles à convaincre! Ah! elles ne se paient pas de mauvaises raisons!

Il paraît que l'avoué ne recouvra pas son courage en route. Lorsqu'il revint, l'affaire urgente terminée, sa figure était loin d'avoir gagné en sévérité. Il ne fut question de rien. Il causa fort amicalement avec son fils. Il rit, plaisanta, mais de la démission, pas un mot.

Il n'en fut pas question davantage le lendemain, ni les jours suivants. Dieu sait pourtant qu'on ne se faisait pas faute de lui

demander partout où il paraissait:

– Votre fils est donc ici? Eh bien?..

Le bruit de ce retour s'était en effet répandu très vite. On avait vu le facteur entrer chez l'avoué avec une malle et un carton à chapeau: les visites assiégèrent la maison. Mais madame Divorne défendit sa porte. Elle s'est fait ce jour-là des ennemis qui ne lui ont pas encore pardonné.

Une fois, Pascal s'avisa de sortir. Il n'avait pas fait cent pas dans la rue que cinq personnes déjà, dont deux qu'il ne connaissait guère et une qu'il ne connaissait pas du tout, étaient venues lui serrer la main et lui demander hypocritement des nouvelles de l'École des ponts et chaussées.

Il rentra tout courant, maudissant ses compatriotes, et se jurant bien de ne plus mettre le nez dehors.

Les jours se passaient, et M. Divorne semblait avoir complètement oublié ses griefs contre son fils. Vingt fois celui-ci, que cet état d'incertitude tourmentait, serait allé au-devant de l'explication qu'il était venu chercher; sa mère le retint toujours.

– Attends, lui disait-elle. Je connais ton père, il est très long à prendre un parti. Il réfléchit depuis ton arrivée. Lorsque sa décision sera bien arrêtée, il t'en fera part, sois tranquille.

Un matin, en effet, après déjeuner, lorsque la nappe fut ôtée, l'avoué, d'un air grave, pria son fils de lui prêter toute son attention.

– Allons, pensa Pascal, le moment est venu.

M. Divorne était prolix d'ordinaire, on le lui reprochait au

palais; mais jamais, comme en cette circonstance solennelle, il n'abusa du don précieux de la parole.

L'exorde de son discours fut une sorte d'invocation à l'amour paternel. Qui mieux que lui en avait compris les devoirs? Il en faisait son fils juge: avait-il assez donné de preuves de son affection? Et quelle avait été sa récompense?

Puis il passa à l'énumération des soucis sans nombre que donnent les enfants. Rien ne fut oublié, ni les inquiétudes de la première dentition, ni un voyage en poste à Paris, à une époque où Pascal avait été malade. Ce fut le premier point.

Le second traita des sacrifices pécuniaires. Ce fut le plus long. L'avoué calcula, chiffrâ tout ce qu'il avait déboursé, – à une paire de souliers près, – pour donner à son fils les bienfaits de cette éducation qui lui avait manqué à lui-même.

Enfin, comme de juste, dans une troisième partie, il aborda le chapitre des compensations: il tint compte des satisfactions de tout genre qu'il devait à Pascal. Elles étaient nombreuses, il n'en omit pas une seule.

En un mot, ce discours fut comme la lecture du grand-livre en partie double de la paternité, avec ses chagrins, ses pertes d'une part, ses joies, ses bénéfices de l'autre. Jusqu'alors, M. Divorne le constatait, la balance était en faveur de son fils, et lui, le père, se reconnaissait débiteur.

– Et maintenant, ajouta-t-il en manière de conclusion, j'espère, Pascal, que tu ne voudras pas changer cet état de choses. Tu as dû réfléchir depuis que tu es ici, tu dois regretter d'avoir

si follement brisé ta carrière. Reviens sur ta décision, adresse-toi au ministre, il ne te refusera pas ta réintégration, et je suis prêt à te pardonner le vif chagrin que tu m'as causé.

L'effet produit fut loin d'être celui qu'attendait M. Divorne. Pascal garda quelques instants le silence, comme s'il eût rassemblé toutes ses forces. On eût pu croire qu'il hésitait à répondre. Enfin, d'une voix ferme :

– Mon père, dit-il, ce que vous désirez est impossible. Ma demande, croyez-le, serait repoussée; d'ailleurs, je ne saurais me décider à la faire.

– Fort bien, reprit l'avoué de l'air le plus mécontent; il est si facile aujourd'hui de se faire une position. Sans doute, vous avez trouvé mieux?

– Sinon mieux, au moins plus à mon goût. Vous devez penser que j'ai réfléchi avant d'agir. Quant à mes intentions, je suis venu ici précisément pour vous en faire part. C'était d'autant plus nécessaire, que j'aurai besoin de vous.

– C'est vraiment fort heureux. Je comprends alors que tu aies songé à moi. Et en quoi pourrai-je t'être utile?

– Avant de rien entreprendre, il est nécessaire que je me procure des fonds, et j'ai compté...

– Ah! nous y voici donc, dit l'avoué d'un ton goguenard; il te faut des fonds... Mais il me semble qu'avant de quitter une position toute faite, tu devais t'assurer de ma bonne volonté. Si je te refusais... et certes, je refuserai...

– Mais, mon père, reprit Pascal avec un peu d'impatience, il

me semble qu'il y a dix ans à peu près une de mes tantes m'a laissé par son testament une quarantaine de mille francs.

Une vieille plaideuse de soixante ans, à peu près certaine du gain d'un de ses procès, serait venue dire à l'avoué: « – J'y renonce, » elle l'eût certes moins surpris qu'il ne le fut aux paroles de son fils.

– C'est-à-dire que tu me demandes des comptes, prononça-t-il avec amertume. Ah! c'est une surprise cruelle.

Pascal eut beau se défendre, le coup était porté. Il essaya d'expliquer ses projets à venir, il voulut se justifier, faire connaître l'emploi de l'argent qu'il demandait, M. Divorne se refusa même à l'écouter.

– Eh! que m'importe, disait-il, je ne veux rien savoir.

En effet, il était bien loin de la discussion présente. Il avait oublié jusqu'à la démission; il ne songeait plus qu'au moyen de sauver cet argent que Pascal, il devait bien se le dire, était en droit de réclamer.

Il cherchait quelque moyen pour donner le moins possible, convaincu qu'un si jeune homme ne pouvait faire qu'un détestable usage d'une somme aussi forte.

– Voyons, Pascal, dit-il enfin, je comprends que tu aies besoin d'argent. Cependant, tu pouvais t'y prendre d'une autre façon pour m'en demander. Suis-je donc un père ridicule? T'en ai-je jamais refusé? Tu n'as pas abusé, je le reconnais. Mais voici cinq ans que tu travailles beaucoup, peut-être désires-tu te distraire, faire un voyage...

– Mais non, mon père, si vous me laissiez parler, je vous...

– Tais-toi, écoute: tu as sans doute des dettes. Eh! mon Dieu! tous les jeunes gens en ont...

– Je ne dois pas un sou.

– Mais écoute-moi donc, je ne te demande rien. Sois franc, tu as besoin de cinq mille francs?

– Mon cher père...

– Il te faut davantage... soit, tu auras dix mille francs.

Et l'avoué, se levant, comme pour annoncer que la discussion était close, se dirigea vers la porte. Pascal comprit qu'il fallait en finir.

– Mon père, dit-il, j'ai besoin de tout ou de rien.

– Rien alors, répondit M. Divorne d'un ton menaçant, en revenant sur ses pas; rien. Crois-tu que je vais, jeune insensé, te laisser dissiper ta petite fortune?

– Cet argent m'est nécessaire, pourtant, indispensable.

– Ah! c'est indispensable; soit. Ta tante t'a laissé une ferme, une ferme que je te rendrai en bon état, avec un bail avantageux. Soit, reprends tes biens et arrange-toi. Qu'en feras-tu?

– Je les vendrai.

– Et tu crois que cela te donnera de l'argent du jour au lendemain? Il faut attendre une occasion, chercher un acquéreur, poser des affiches...

– Je chercherai, je poserai des affiches.

– Mais tu n'y penses pas, malheureux! et que dirait-on à Lannion, si on te voyait vendre seulement un franc de terre! Sais-

tu ce qu'on dirait?

– Eh! que m'importe! s'écria Pascal avec vivacité. Je vais commander les affiches de ce pas.

M. Divorne connaissait son fils. Il comprit que sa détermination était prise.

– Arrêtez, dit-il, je veux vous éviter cette honte. Je trouverai l'argent, dussé-je faire un sacrifice.

Pascal, qui regrettait de s'être un instant laissé emporter, voulut prendre les mains de son père; mais il le repoussa.

– Epargnez-vous d'inutiles protestations, fit-il; et il ajouta d'un air d'ironie: Vous voudrez bien, je l'espère, m'accorder huit jours.

Et il sortit en fermant la porte avec violence.

Pendant cette discussion, madame Divorne n'avait pas prononcé une parole; elle pleurait. Pascal, que la colère paternelle avait affermi dans sa résolution, se sentit faible devant les larmes de sa mère.

Il s'agenouilla près d'elle, et lui prenant les mains:

– Mère, dit-il, chère mère, un mot, dis un mot, et je renonce à mes projets, et j'essaie de retirer ma démission.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de madame Divorne, éclair de triomphe aussi. Comme son fils l'aimait! que ne lui sacrifiait-il pas, lui si ferme tout à l'heure!

– Non, mon Pascal, non, suis tes inspirations, j'ai confiance, moi.

– Chère mère, au moins faut-il que tu saches...

– Rien, je ne veux rien savoir. Je te le répète, j'ai confiance;

comprendrais-je, d'ailleurs?

Et comme il s'obstinait, elle lui ferma la bouche de ses deux mains.

La maison fut bien triste pendant les jours qui suivirent. L'avoué était sombre et ne disait mot. On ne le voyait qu'aux heures des repas; le reste du temps il s'enfermait dans son cabinet. Madame Divorne se cachait pour pleurer.

Pascal n'avait pas idée d'un tel supplice. Il aurait donné deux ans de sa vie pour pouvoir partir. Si encore il avait pu causer de ses projets, étaler ses plans. Mais non, il fit près de son père deux ou trois tentatives inutiles, et sa mère lui répondait toujours: « – J'ai confiance, » sans vouloir lui laisser dire une parole.

Enfin, le jour indiqué, M. Divorne conduisit son fils dans son cabinet.

– Voici, dit-il, en lui montrant une liasse d'actes, vos comptes de tutelle. Voyez si j'ai administré vos biens en bon père de famille. Lisez, et donnez-moi quittance.

Pascal prit une plume.

– Non, lisez, insista l'avoué.

Et comme le jeune homme s'y refusait, il prit les actes, et lui-même lut à haute voix, insistant sur certains détails, et de temps à autre s'arrêtant pour demander:

– Êtes-vous satisfait de ma gestion?

Les actes étaient longs. Pascal se mourait d'impatience, lorsqu'enfin cette lecture, véritable supplice qui dura près de trois heures, fut terminée.

– Maintenant, dit le père, voici votre argent. Il vous revient, comme vous avez pu vous en convaincre, quarante-trois mille sept cent cinquante-six francs soixante centimes. Comptez si tout y est.

Pascal mit les billets et l'argent dans sa poche; son père l'arrêta:

– Non, comptez, vous dis-je, j'y tiens.

Il fallut obéir.

– Nous sommes quittes, n'est-ce pas? dit alors l'avoué. Quand partirez-vous?

– Mais le plus tôt possible, dès demain, si je puis avoir une place dans la voiture... On m'attend à Paris.

– En effet, vous auriez tort de vous faire attendre.

– Cependant, mon père, je ne voudrais pas nous quitter ainsi; vous êtes injuste à mon égard, et je...

– Chansons que tout cela! fit l'avoué avec impatience; laissez-moi, j'ai à travailler.

Le lendemain matin, à neuf heures, le garçon des messageries vint avertir Pascal qu'on attelait les chevaux à la diligence, et qu'il n'avait que le temps de se rendre au bureau.

Les adieux furent pénibles. Madame Divorne sanglotait. A la voir étreindre son fils, on aurait pu croire qu'elle l'embrassait pour la dernière fois. Pascal n'était guère moins ému que sa mère; à peine s'il pouvait retenir ses larmes; il lui eût été impossible de prononcer une parole.

C'est en cette circonstance que M. Divorne montra bien quelle

était la force de son caractère et l'énergie de sa volonté, – une volonté de fer. – Non-seulement il ne voulut pas embrasser son fils, mais encore il refusa de lui donner la main. Il affecta même un ton railleur et dégagé.

– Souvenez-vous, dit-il à son fils, que vous portez avec vous toute votre fortune. Lorsqu'elle sera dissipée, ce qui, je présume, ne sera pas long, vous me ferez sans doute l'honneur de recourir à moi; je vais toujours faire préparer votre chambre.

Pascal se rendit seul à la diligence. Les gens de Lannion en conclurent qu'il venait d'être chassé par son père.

III

Il y aura six ans, vienne le mois de février, que Pascal est de retour à Paris après son expédition en Bretagne. Il arriva à la gare de Montparnasse par le train de cinq heures du matin.

Il faisait un joli petit froid de sept à huit degrés au-dessous de zéro. On ne trouva cependant aucun voyageur de gelé dans les wagons: cet accident arrivait parfois en hiver, avant l'heureuse idée, qu'ont eue les Compagnies, d'utiliser au profit des voyageurs la vapeur perdue de la locomotive.

Pascal avait fait un triste voyage. Il adorait ses parents, et l'idée du chagrin qu'il venait de leur causer lui pesait sur le cœur comme un remords. Jamais route ne lui parut plus longue; il lui semblait que la locomotive roulait sur place: il lui tardait d'être à Paris. Quelques heures de sommeil auraient trompé son impatience, mais c'est vainement qu'à plusieurs reprises il prit ses dispositions pour reposer: à peine fermait-il les yeux, qu'il était réveillé par quelqu'un des nombreux agents que la Compagnie entretient et paie pour empêcher les voyageurs de dormir; à chaque moment on lui demandait son billet, pour y faire des trous de forme variée avec un petit instrument de fer.

Il faut dire aussi que le jeune ingénieur n'avait pas été élevé à se promener avec 40,000 francs dans son porte-monnaie. La liasse de billets de Banque qu'il avait en poche ne laissait pas de l'inquiéter un peu. En homme prudent, il garda la main dessus,

de Lannion à Paris. En arrivant, il avait le bras engourdi.

Harassé de fatigue, les jambes brisées, il gagna la salle où il est d'usage que les voyageurs attendent leurs bagages pendant quelques quarts d'heure. Il venait de s'asseoir, lorsqu'il s'entendit appeler par une voix joyeuse.

– Eh! monsieur l'ingénieur! monsieur l'ingénieur!

Il se retourna, et le long de la grille si ingénieusement disposée pour séparer les arrivants de leurs amis venus au-devant d'eux, il aperçut un gros homme à face épanouie qui lui faisait toutes sortes de signes d'amitié. Il courut à lui.

– Enfin, vous voilà, monsieur l'ingénieur, dit l'homme, j'ai reçu votre lettre, je vous attendais. Avez-vous fait bon voyage, au moins?

– Pas des meilleurs. Ah! père Lantier, si vous n'aviez pas eu ma parole! Enfin, j'ai l'argent.

– Chut!.. plus bas, au nom du ciel... si on vous entendait! Est-ce qu'on parle d'argent comme cela tout haut? Le mien est prêt aussi; je l'ai porté à la Banque. Chez moi, il m'empêchait de dormir. Nous allons le faire un peu travailler, cet argent, s'il vous plaît.

– Oui, dit Pascal avec un soupir, il s'agit de ne pas perdre la partie.

– Perdre la partie, monsieur l'ingénieur, avec tous les atouts en main; vous voulez rire, sans doute. Ah ça! vous descendez chez moi, ici, à deux pas.

– Mais, mon brave ami, je vais vous gêner horriblement.

– Me gêner! un homme comme vous. Ah! vous ne me feriez pas l'injure de descendre à l'hôtel! Vous ferez un bon somme jusqu'au déjeuner, nous causerons après. Allez, j'ai déniché une fameuse affaire. Je vais toujours chercher une voiture.

Si Lantier ne tira pas le canon pour M. l'ingénieur, c'est qu'il n'avait pas de canon. Mais la maison avait été mise sens dessus dessous; une bonne chambre bien chaude, une bouteille de vieux vin, un bouillon délicieux attendaient Pascal. Lorsqu'il fut prêt à se mettre au lit:

– Je vous quitte, lui dit Lantier; s'il vous manque quelque chose, appelez...

– Merci, je n'ai besoin que de sommeil. A tantôt, mon cher associé.

Le brave homme referma doucement la porte et s'éloigna sur la pointe du pied.

– C'est pourtant vrai, se disait-il, je suis son associé. Qui m'aurait dit cela, que je deviendrais l'associé d'un homme comme lui, qui était le premier des ponts et chaussées!

Jean Lantier, l'associé de Pascal, est à cette heure un des entrepreneurs aisés de Paris. Il ne sera jamais très riche, parce qu'il n'est pas ambitieux. Il compte se retirer des affaires aussitôt qu'il pourra donner 50,000 écus à chacune de ses filles; il en a trois, tout en gardant pour lui une vingtaine de mille livres de rentes.

Il y a vingt ans, Jean Lantier roulait la brouette sur une grande route, au service des ponts et chaussées. Il était gai et bien

portant. Comme il gagnait 67 francs par mois, – déduction faite d'une retenue pour la caisse des retraites, – comme il avait une bonne conduite et qu'il n'était pas mal de sa personne, il trouva un bon parti pour s'établir.

Il se maria, et reçut en dot, de son beau-père, une somme ronde de 6,000 francs en bons écus sonnants. Sa femme était douce, jolie, bonne ménagère; il se trouva le plus heureux des hommes.

Mais les enfants vinrent. La famille augmenta, les appointements restèrent les mêmes, la gêne entra dans le ménage. Jean Lantier ne gagna plus que juste de quoi s'empêcher de mourir de faim, lui et les siens. On mettait de côté autrefois, il fallut prendre au sac.

– «Cela ne peut durer ainsi,» grommelait sans cesse Lantier. Et un beau jour il fit un coup de tête.

– «Au petit bonheur,» dit-il. Il rendit à l'administration pelle et brouette, malgré sa femme qui l'engageait à patienter.

A la tête d'un capital de 2,000 écus, il se lança dans les entreprises de terrassements. Mais en tout il faut un apprentissage: il l'apprit à ses dépens. Sa première affaire engloutit la moitié de son avoir. Il ne se découragea pas. Sentant l'insuffisance de son instruction, il travailla, le soir, et même fit la dépense de quelques leçons. Après deux ou trois entreprises *de blanc*, c'est-à-dire sans profits ni pertes, il regagna le capital perdu, le risqua de nouveau, l'augmenta, et finalement le doubla.

A quarante ans, il était à la tête de 40,000 francs qui ne

devaient pas un centime à personne. Et il avait bien vécu, et ni la femme ni les enfants n'avaient enduré de privations.

C'est vers ce temps que Jean Lantier fit la connaissance de Pascal, qui dirigeait les travaux dont il avait la concession.

Le jeune ingénieur se prit d'amitié pour son entrepreneur. C'était un homme laborieux, intelligent, on pouvait compter sur lui. Tous ceux qui le connaissaient l'estimaient. Ses confrères l'appelaient un gâte-métier, parce qu'une fois un traité signé, il avait l'habitude de l'exécuter, dût-il y perdre.

Il arriva que Pascal eut l'occasion de rendre un assez grand service à son entrepreneur. Contre l'ordinaire, l'obligé fut reconnaissant. Jean Lantier, qui avait toujours professé une grande vénération pour les ponts et chaussées, reporta tout cette vénération sur le jeune ingénieur. Bientôt son admiration n'eut plus de bornes, il allait partout chantant ses louanges, et tout le bien qu'il disait, il le pensait.

Les travaux terminés, l'entrepreneur ne perdit point Pascal de vue. Il allait le voir assez souvent, tantôt pour le seul plaisir de causer avec lui, tantôt pour lui demander un conseil. Sans trop savoir pourquoi, Lantier se serait jeté dans le feu pour son ami l'ingénieur.

Cependant, la dernière année d'études de Pascal touchait à sa fin, et déjà il songeait sérieusement à donner sa démission. S'il hésitait, s'il tardait encore, c'est qu'il désirait trouver tout de suite à utiliser son activité et ses aptitudes. Il attendait avec impatience le résultat de certaines démarches qu'il venait de faire près d'une

grande Compagnie de chemin de fer.

La réponse tardait à venir.

Jean Lantier, sans s'en douter, mit fin aux incertitudes du jeune homme.

On était alors au fort des démolitions de Paris, si toutefois elles ont diminué. Des quartiers entiers recevaient congé, des rues populeuses tombaient, et étaient comme par enchantement remplacées par des voies nouvelles. Lantier rêvait de devenir démolisseur.

C'est une profession toute moderne, qui a ses héros et ses dupes, mais qui compte bon nombre de millionnaires.

Avant de rien tenter, cependant, avant de confier son sort et son argent à une soumission cachetée, l'entrepreneur était venu consulter le jeune ingénieur. Le brave homme se grisait de ses espérances, ses projets lui montaient à la tête. Il en parlait sans cesse, et avec la volubilité de l'enthousiasme; il les exposait avec la clarté de la conviction.

Il eut vite mis Pascal au courant. Il lui expliqua les mystères d'un métier alors bien moins connu qu'aujourd'hui, et lui en montra le fort et le faible. Il parlait en expert, ayant longtemps étudié «le bâtiment,» aussi bien pour la démolition que pour la construction. Lorsqu'on a mis quarante ans à amasser sou à sou 40,000 francs, on ne les expose pas volontiers sur une seule carte.

Mais Lantier était sûr de son fait. Il avait déjà essayé quelques petites spéculations qui lui avaient réussi; il avait eu des huitièmes, des douzièmes de lots, et il ne regrettait qu'une chose,

d'avoir été trop timide, trop prudent. Il avait au reste la vocation. Jamais démolisseur ne tira plus ingénieusement parti des vieux matériaux: il est le premier qui ait eu l'idée d'entreprendre en grand la vente des bois de démolition comme bois à brûler. Il occupe vingt hommes dans le vaste chantier qu'il a établi près de l'ancienne barrière de Monceaux, et chaque jour il s'y débite des centaines de stères de gros bois, qu'achètent les gens aisés, et des milliers de petits fagots à cinq sous, chauffage économique des pauvres ménages.

Involontairement, Pascal prêta toute son attention à un homme si sûr de réussir qu'il se faisait fort de doubler son capital en moins d'un an.

– Voyez-vous, monsieur l'ingénieur, disait Lantier, voici comment la chose se passe: La ville veut démolir un quartier pour le reconstruire, n'est-ce pas? Il lui faut bien déblayer le terrain et jeter bas les vieilles constructions. Que fait-elle, alors? elle divise son quartier par lots de deux, de quatre, de dix maisons, cela dépend; puis elle met ces lots en adjudication. Les entrepreneurs soumissionnent, et celui qui offre les conditions les plus avantageuses a le lot. Vous comprenez bien qu'entre gens du métier, on est assez raisonnable pour s'entendre et ne pas laisser tomber les prix. Qu'on ait donc une adjudication sur cinq ou six, et on fait joliment ses affaires...

– Mais il faut beaucoup d'argent, objecta Pascal.

– Pas tant que vous croyez. La ville fait crédit. Elle se contente d'un cautionnement qui varie selon l'importance du lot. Mais on

n'est pas longtemps à se faire de l'argent comptant. Tout se vend, voyez-vous, dans une maison, du pignon aux fondations, de la cave au grenier. On construit, si on démolit, et ceux qui font construire ont du bénéfice à acheter du vieux qui fait d'ailleurs tout aussi bon usage que du neuf; ils ont vite débarrassé les démolisseurs de leurs marchandises. On leur cède les ardoises, les portes, les fenêtres, les cheminées, les carreaux, les escaliers, tout enfin, de la pierre, du bois et du fer. Des lattes de la toiture, on fait des fagots à deux sous, on débite les poutres trop vieilles pour resservir, on nettoie les briques, et on trouve encore à se défaire des platras...

– Mais gagne-t-on vraiment de l'argent?

– A boisseaux, monsieur l'ingénieur, à boisseaux...

Et tenez, vous connaissez bien le grand Joigny, n'est-ce pas, qui travaillait avec moi? eh bien! à cette heure il a une voiture, oui, monsieur, une voiture, et il l'a payée, et elle est à lui... Pourtant il était bête et paresseux, et il a commencé avec deux sous qu'il avait empruntés. Ah! si j'avais cent mille francs au lieu de quarante mille, et le bonheur d'avoir un homme comme vous avec moi...

Lantier s'arrêta, s'apercevant que son auditeur ne l'écoutait plus.

– Ah! murmurait Pascal, répondant à ses pensées secrètes, c'est bien tentant.

– Quoi! comment! que dites-vous! s'écria l'entrepreneur, le cœur vous en dirait-il? Non, ce serait trop de chance. C'est pour

le coup que ma fortune serait faite. Qu'est-ce qui me manque à moi? c'est de voir en grand. Les grosses affaires me font peur, et je manque les meilleures occasions. Ensuite il faut se faire des relations, comme on dit, voir l'un, voir l'autre, causer avec les gros bonnets pour se tenir au courant, et moi je n'ose pas; tandis qu'avec vous!.. ah! je n'aurais plus peur de m'enfoncer; j'irais trouver le préfet lui-même, oui, et je lui dirais: «Vous voulez démolir Paris; soit, je m'en charge, et voilà monsieur l'ingénieur qui vous le rebâtira, et un peu mieux, j'ose le dire, que tous vos architectes.»

L'enthousiasme du brave homme fit sourire Pascal.

– Vous riez, continua-t-il, je ferais pourtant comme je le dis. Ce n'est pas tout d'abattre, il faut reconstruire: voilà votre affaire. Et à cela encore on gagne gros. De trois vieilles maisons on en fait une neuve. Ce n'est pas plus malin que ça... Mais bast, est-ce que vous songez seulement à ce que je vous débite là?

– Écoutez, Lantier, reprit Pascal, j'ai besoin de réfléchir à tout ce que vous venez de me dire. Je puis compléter les cent mille francs, et il est possible que je réalise votre idée d'association. Repassez dans trois jours, et je vous rendrai réponse.

Au jour indiqué, longtemps avant l'heure, Lantier, qui ne vivait plus, se présentait chez l'ingénieur, le cœur battant de crainte et d'espoir.

– Eh bien! lui dit Pascal, dès qu'il entra, j'ai réfléchi, c'est une affaire conclue.

Lantier faillit devenir fou de joie.

– A nous Paris! s'écria-t-il.

Et dans son exaltation, il embrassa son ingénieur, et ensuite lui demanda pardon de la liberté grande.

Il fut alors convenu que Pascal allait partir pour la Bretagne afin de se procurer l'argent nécessaire. L'entrepreneur, de son côté, devait, pendant le voyage de son associé, réunir ses capitaux et se mettre en quête de quelque bonne affaire, car il s'agissait de ne pas perdre une minute.

Les deux associés prouvèrent bien qu'ils connaissaient la valeur du temps. Dès le jour de son arrivée, Pascal trouva la besogne préparée. Il avait à peine déjeuné, après s'être bien reposé, que Lantier alla chercher une grande feuille de papier sur laquelle il avait pris ses notes, et lui démontra la nécessité d'acheter une demi-douzaine de maisons de la rue de la Harpe, qu'on démolissait alors pour faire place au boulevard Saint-Michel.

Lorsque Lantier eut fini, ils convinrent d'aller ensemble le lendemain visiter leurs acquisitions futures. Il s'y rendirent en effet, et, après une journée passée à mesurer, à calculer, à estimer la valeur approximative de chaque chose, ils arrêtaient leur prix définitif, et le soir même Pascal rédigea la première soumission de la société Pascal et Lantier.

Ils avaient toutes chances d'être adjudicataires, car leur offre était élevée; mais pour leur première affaire ils étaient décidés à se contenter d'un très-petit bénéfice, suffisant cependant, eu égard aux chances de perte: une trentaine de mille francs environ,

à leur estimation. Cela fait, ils n'avaient plus qu'à attendre le résultat.

Cependant Pascal ne pouvait demeurer éternellement chez son associé, bien que celui-ci l'eût vivement désiré. Il se mit à la recherche d'un domicile, recherche pénible, et, après avoir gravi une centaine d'étages, il finit par arrêter un petit logement tout meublé qui ne lui convenait pas le moins du monde; mais cet appartement était à deux pas de l'Hôtel de Ville, désormais le centre de ses opérations. C'est en effet sous les combles de l'hôtel de la préfecture de la Seine, dans une galerie vitrée, à cent quatre-vingts marches au-dessus du sol, que se traitent toutes les affaires de grande voirie.

Pascal était à peine installé dans son nouveau domicile, qu'il vit accourir Lorilleux, prévenu enfin de son retour. Le médecin n'avait pas été sans inquiétude depuis un mois. Qu'était devenu le futur mari de sa sœur? que comptait-il faire? reviendrait-il? Et il se désespérait. Aussi venait-il vite prendre de ses nouvelles.

En entrant chez son ami, il se heurta contre Jean Lantier qui sortait, mais il ne prit pas garde à cet homme qui portait le costume des ouvriers aisés.

– Enfin, je tiens mon déserteur, cria-t-il dès la porte; le voici revenu, le pigeon voyageur; laisse-moi te serrer les mains et me poser en point d'interrogation. Ah çà! que signifie cette fugue, daigneras-tu me l'apprendre?

– Oh! très volontiers, d'autant qu'il n'y a plus à revenir maintenant sur ma détermination...

– C'est-à-dire que tu redoutais mes conseils, ta folie se défiait de ma sagesse. Très bien! je suis fixé; tu as dû faire des choses insensées.

– Je ne le pense pas.

– Excuse-toi, alors, défends-toi, j'écoute.

– Eh bien, mon cher ami, je suis marchand de maisons en vieux, maçon en gros, entrepreneur de démolitions, si tu l'aimes mieux.

– Oh! c'est impossible! exclama le médecin, toi, un ancien élève de l'École polytechnique?.. tu veux sans doute plaisanter.

– Pas le moins du monde, et ce gros homme couvert de plâtre que tu as heurté en entrant est mon associé; il venait m'apprendre que nous sommes adjudicataires de neuf maisons rue de la Harpe; nous allons y mettre le pic dès demain.

Alors il raconta au médecin l'histoire de l'association, du voyage en Bretagne, des quarante mille francs, de la colère de M. Divorne.

Lorilleux, en l'écoutant, semblait plus surpris qu'un homme qui tombe des nues. A chaque instant il poussait des exclamations d'étonnement, des oh! des ah! il levait vers le ciel des bras désespérés. Enfin, lorsque Pascal eut fini:

– Cher ami, lui dit-il, tu as perdu la tête, il n'y a rien à faire à cela. Tu crois que la vie est un roman, et tu as agi comme un héros de feuilleton. Quand Paul Féval veut du bien à un de ses personnages, il lui fait cadeau d'un million, sans bourse délier. Mais dans la vie réelle, on ne trouve pas de millions comme cela.

– Qui sait? répondit Pascal avec une nuance de fatuité.

– Ce n'est pas un conseil qu'il te faut, reprit le médecin, mais bien une douche. Tu n'es qu'un poète égaré à l'École des ponts et chaussées, qui pourtant est bien loin du Parnasse. Aurait-on cru cela d'un mathématicien? Mon pauvre ami, tu ne sais rien de l'existence, ni de ses difficultés, et je vois avec douleur que tu vas l'apprendre à tes dépens. Je devais pourtant te servir d'exemple.

– Sais-tu bien que tu n'es pas encourageant!

– Hélas! c'est que je suis dans le vrai.

Sur ce sujet, la conversation en resta là. Comme l'avait dit Pascal, il était trop tard pour revenir sur ses pas, et Lorilleux aurait inutilement froissé son ami.

Mais le médecin sortit plus mécontent qu'il ne l'avait jamais été. Cette frasque de son ami coûtait, il se le disait au moins, quarante mille francs à sa sœur; car il considérait cet argent comme perdu, et il en faisait son deuil. Une chose cependant le consolait, c'est que probablement cette expérience refroidirait singulièrement Pascal, et le ramènerait à des idées plus positives. On dit que les folies passées sont un gage de sagesse pour l'avenir. Mieux valait que l'étourdi dépensât quarante mille francs avant son mariage que de se ruiner lorsqu'il serait père de famille. Cette école, d'ailleurs, ne le ruinait pas. Il avait encore à attendre de sa famille une jolie aisance.

Telles étaient les réflexions de Lorilleux. Enfin, comme à quelque chose malheur est toujours bon, il songeait, non sans une certaine satisfaction, que cet événement mettait Pascal sous sa

main. Ainsi, il restait près de lui, et il comptait bien redoubler de soins et l'entourer d'une plus sévère surveillance. Ainsi, il ne lui échapperait certainement pas; tandis que, nommé ingénieur en province, il aurait fort bien pu se marier sans prévenir son ami. Que seraient alors devenus ses projets?..

On peut penser après cela que le médecin fut l'hôte fidèle de Pascal, il venait presque tous les jours passer la soirée avec lui.

– Comment va le roman? demandait-il de temps à autre.

– Mais pas mal, répondait l'associé de Jean Lantier.

En effet, si l'entreprise était romanesque, les bénéfices étaient réels. Les maisons de la rue de la Harpe avaient donné moins qu'on ne l'espérait, mais quelques autres avaient rendu davantage. Deux lots importants près de Saint-Lazare avaient surtout procuré des bénéfices tout à fait inespérés.

Il est vrai que les deux associés, Pascal la tête et Lantier les bras, ne ménageaient pas leurs peines, ni leurs démarches. Pascal courait du matin au soir, faisait dix visites, rédigeait les marchés et les soumissions, assiégeait les commissions et les bureaux de l'Hôtel de Ville. Lantier, dans le plâtre jusqu'aux genoux, comptait les pierres et les poutres, et ne reculait pas devant les litres de vin nécessaires à la conclusion des petites ventes.

Cette activité donnait beaucoup à penser à Lorilleux, et il n'était pas sans remarquer l'air heureux des deux associés. Pascal prenait plus d'assurance, on devinait à son aplomb l'homme qui réussit. Le ventre de Lantier s'arrondissait.

– Il ne me trompe donc pas, se disait le médecin, il réussit

donc. C'est prodigieux, c'est invraisemblable; mais enfin, tant mieux, c'est pour ma sœur qu'il travaille, et je dois doublement me réjouir, comme ami et comme beau-frère.

Les parents de Pascal avaient naturellement été les premiers instruits du succès de ses entreprises. On n'avait pas voulu l'écouter lorsqu'il était à Lannion, il savait bien qu'on le lirait. Il ne se faisait pas faute d'écrire souvent; mais madame Divorne seule répondait. Toutes les semaines, régulièrement, elle adressait à son fils une bonne lettre, bien longue, bien tendre, comme savent seules en écrire les mères. Pour l'avoué, il s'obstinait à garder le silence; il semblait avoir perdu l'usage de la plume.

Dans les commencements, Pascal s'affligea beaucoup de cette obstination de son père; peu à peu, il s'en inquiéta moins, sachant bien qu'il se rendrait et que sa rancune ne tiendrait pas devant de bons et solides arguments, sur l'État ou sur première hypothèque.

Et ces arguments, le jeune ingénieur était en état de les fournir. Les affaires allaient de mieux en mieux, les démolisseurs ne savaient où donner de la pioche; si bien que les associés, lorsqu'ils firent leur inventaire, au bout de deux ans, trouvèrent que chacun d'eux possédait un peu plus de cent soixante mille francs. Les pièces de vingt sous étaient devenues des pièces de cinq francs, pour parler comme Jean Lantier.

Ce résultat féerique éblouit Lorilleux. Il voulut douter, mais il fallut bien se taire, les chiffres étaient là.

– Peut-être devrais-tu t'arrêter, dit-il à son ami; ne

compromettras-tu pas dans tes spéculations futures ce que tu as si heureusement gagné?

Pascal n'entendait pas de cette oreille. Il ne s'était pas fait, comme il le disait, maçon en gros pour s'arrêter en si beau chemin. Le médecin dut imposer silence à la voix inquiète qu'il nommait sa prudence. Il se résigna à penser que sa sœur aurait voiture, et il se promit bien de la lui emprunter quelquefois, pour éblouir certains clients qui s'obstinent à ne pas croire au talent qui va à pied.

Mais Pascal ne songeait pas encore à la voiture, ou du moins n'en parlait pas. Seulement, comme il se trouvait fort mal dans son petit logement, il résolut de se donner un peu ses aises. Il aimait le confortable, et pensait l'avoir bien gagné.

En conséquence, il loua dans la rue de Rivoli un joli appartement dont les fenêtres donnaient sur le square Saint-Jacques. Il ne le paya guère plus de trois fois ce qu'il valait. La vue, il faut tout dire, était comprise dans le prix.

Cette vue était une des plus belles de Paris, elle n'était pas encore masquée par ces deux malencontreux théâtres, niaises et prétentieuses constructions, près desquelles la tour Saint-Jacques, cet inimitable bijou, semble une protestation de l'art et du bon goût.

En homme prudent qui veut pouvoir faire une réparation ou un embellissement, sans risquer le lendemain d'être augmenté ou de recevoir congé, Pascal fit un bail. Outre le prix de son loyer, il avait à acquitter divers petits frais qui augmentaient d'un sixième

le prix convenu; mais il ne voulut pas chicaner pour si peu: il faut bien se conformer à l'usage.

Il paya six mois d'avance, prêta entre les mains du portier le serment de se conformer aux usages de la maison, signa un état de lieux qui lui coûta cent dix-sept francs cinquante-cinq centimes, remplit diverses autres formalités, et enfin fut chez lui. A Paris, avoir un chez-soi n'est pas plus difficile que ça.

Puis il mit les ouvriers dans son appartement. Des sept pièces qui le composaient, il en fit trois, et alors il put recevoir plus de deux personnes à la fois, étendre les bras sans danger de se faire du mal aux mains, et éternuer sans risquer de casser le globe de sa pendule.

Le propriétaire le laissa tailler à sa fantaisie, se promettant bien de lui faire payer très cher, plus tard, ces dégradations à son immeuble.

C'est alors que Pascal fit vraiment des folies. Il trancha du Crésus, et ne dépensa pas moins d'une douzaine de mille francs pour dorer ses lares. Pour ce prix il eut quelques beaux meubles, des tapis, des étoffes de bon goût et trois ou quatre de ces bronzes qu'on ne rencontre pas sur toutes les pendules des coiffeurs élégants.

Chose singulière! Lorilleux en cette circonstance parut oublier son rôle de Mentor. Loin de prêcher l'économie, il poussa presque à la dépense. Il avait calculé que l'appartement serait assez grand pour un jeune ménage, et il pensait que l'achat des meubles était une dépense nécessaire qu'il valait autant

faire de suite. S'il s'intéressait si vivement aux dispositions de l'appartement, au bois des meubles, à la couleur des tentures, c'est qu'il meublait par la pensée l'appartement de sa sœur. Sa conviction était telle, qu'il empêcha son ami d'acheter un petit tableau de Boucher, un chef-d'œuvre, parce qu'il trouvait le sujet peu convenable.

C'était cependant une occasion unique.

C'est vers cette époque que, tout à coup, le bruit des immenses richesses de Pascal se répandit à Lannion. Il avait remué ses louis d'or, et leurs tintements étaient venus aux oreilles de ses compatriotes. Toute la ville sut bientôt à n'en pas douter que le fils de M. Divorne était trois ou quatre fois millionnaire, pour le moins.

Cette incroyable nouvelle avait été apportée par deux enfants de la ville, qui, après être venus tenter fortune à Paris, retournaient au pays, Gros-Jean comme devant, plus pauvres de quelques mille écus, mais riches de cette conviction qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ils avaient eu besoin de Pascal et l'avaient trouvé au moment critique.

Les braves gens mesurèrent le luxe de leur compatriote à leur reconnaissance, et ils racontèrent à qui voulut les entendre qu'il roulait voiture et habitait dans la capitale un palais des Mille et une nuits.

On ne les croyait qu'à demi, lorsque tous les faits qu'ils avaient avancés furent confirmés et au-delà par un jeune étudiant auquel Pascal avait prêté une fois quatre-vingts francs pour aller au bal

masqué, et cent francs un autre jour pour apaiser un tailleur menaçant.

Ce jeune homme, qui avait dîné quelquefois chez Pascal, ne tarissait pas à son sujet. Les meubles de chêne et les bronzes l'avaient ébloui: on ne sait pas encore au Quartier Latin tout ce qui se fabrique à Paris de vieux chêne avec du carton-pâte verni, et de bronze florentin avec du mastic préparé par la galvanoplastie.

Cet étudiant, qui en était encore à s'étonner des magnificences et de la générosité de Pascal, stupéfia ses compatriotes par ses descriptions, faites de bonne foi. Selon lui, l'ingénieur se lavait les mains dans l'or, et, la nuit, reposait sur des matelas de billets de banque.

Les exagérations admises comme choses certaines, Pascal fut plus admiré qu'il n'avait été honni. Les pères qui avaient tremblé autrefois d'avoir un pareil fils, le citèrent en exemple à leurs enfants; ceux qui l'avaient le plus maltraité ne se pardonnaient pas cette offense, ce crime de lèse-capital. Ah! l'argent est un avocat puissant!

Le résultat immédiat et le plus clair de ce revirement d'opinion fut pour Pascal une avalanche de lettres: on se rappelait à son souvenir, on sollicitait sa protection pour un neveu, on lui dénonçait les gens qui avaient mal parlé de lui. Un conseiller municipal se hasarda à lui écrire et à faire un appel à «son bon cœur, au nom des pauvres de Lannion, sa ville natale.»

Pascal ne répondit à personne, mais il mit sous pli cinq

cents francs pour les pauvres. A cette munificence royale, on vit bien que sa fortune n'avait pas été exagérée; on reconnut à ce trait l'homme dont la signature sur un chiffon de papier donne à ce chiffon la valeur de l'argent comptant. On le salua millionnaire. Quant à demander où et comment il avait gagné cette fortune énorme, personne n'en eut l'idée. Ce sont là d'indiscrètes questions qu'on adresse seulement aux pauvres diables.

Par suite de ces petits événements, l'importance de M. Divorne s'accrut singulièrement; sa considération grandit de cent coudées. Il recueillit les bénéfices des succès de son fils. Il rejaillit sur son front quelques-uns des rayons d'or qui faisaient l'auréole de Pascal. On salua avec vénération le père d'un homme si riche.

Et pourtant, l'avoué était le seul à ne pas ajouter foi à ce qu'il appelait des cancanes de petite ville. Pascal avait bien écrit qu'il gagnait de l'argent; mais était-ce probable? Il avait prédit à son fils qu'il se ruinerait; la prédiction devait s'accomplir, car un père ne doit pas se tromper, et tous les jours il s'attendait à le voir revenir réduit à la besace.

L'envoi des cinq cents francs, bien vite connu de tout le monde, ébranla ses convictions. Qui lui garantissait la fausseté de tous ces on-dit? Tous les jours on voit des choses plus surprenantes. Il s'inquiéta, et son esprit fut singulièrement troublé. Toutes ses idées étaient bouleversées, et il ne savait pas encore au juste s'il devait s'affliger d'avoir été mauvais prophète, ou de se réjouir du succès de son fils, à supposer que ce succès

fût réel.

Cet état d'incertitude était insoutenable pour l'avoué. Mais il ne voulait pas que l'idée d'aller s'assurer des faits parût venir de lui. Il amena fort adroitement sa femme, qui ne demandait pas mieux, à le presser de faire le voyage de Paris. Pour sauver les apparences, il résista quelque temps, faiblement il est vrai, et enfin eut l'air de se rendre aux sollicitations d'une mère inquiète. Un beau jour il s'avoua vaincu, et comme il avait pris ses mesures à l'avance, il se décida tout à coup, et partit sans crier gare. Il voulait surprendre son fils, qu'il ne surprit pas le moins du monde.

Pascal causait fort tranquillement avec Lorilleux, qui lui consacrait presque toutes ses soirées, lorsque son père entra. Il fut médiocrement étonné, mais très-joyeux; depuis longtemps il espérait et attendait ce petit triomphe. C'est avec un bonheur réel qu'il embrassa son père, lequel en cette circonstance se départit de sa froideur habituelle, et s'attendrit, bien qu'il y eût un témoin de sa faiblesse.

Du premier coup d'œil, l'avoué comprit qu'il devait y avoir du vrai dans les lettres de Pascal; aussi fut-il un peu honteux de sa longue «fermeté,» mais il n'en laissa rien paraître, et prit à tâche de se montrer aimable et affectueux.

Comme il voulait des renseignements, il raconta longuement et gaiement les bruits qui avaient agité Lannion. Pascal, tout en riant beaucoup de l'imagination fertile de ses compatriotes, ne voulut pas laisser plus longtemps son père dans le doute, et en quelques mots il lui exposa le chiffre de sa fortune. Il possédait

environ huit mille livres de rentes, gagnées en un peu plus de deux ans.

Il y avait loin de ce revenu modeste aux millions dont on l'avait gratifié; c'était peu en comparaison. Mais ce peu sembla encore énorme à l'avoué. Faisant un retour sur lui-même, il se rappela qu'à l'âge de vingt-six ans, qu'avait alors son fils, il était, lui, simple second clerc dans une étude de province, aux maigres appointements de mille francs l'an. Tant d'argent gagné en si peu de temps choquait toutes ses idées. Il ne put s'empêcher de dire que ce bien était, à son avis, trop facilement acquis. Il vanta l'époque où l'on mettait vingt-cinq ans à amasser quatre mille livres de rentes, sans penser que cent mille livres de cet âge d'or représentaient presque cent mille écus de notre âge de fer.

Puis, comme il était de ces hommes qui veulent avoir raison encore, lorsque l'évidence leur a démontré leur erreur, il remonta son dada favori, et prouva clair comme le jour à son fils qu'il avait eu le plus grand tort de donner sa démission et de ne pas écouter les conseils sensés d'un père qui avait plus d'expérience que lui. Mais il le fit sans amertume et uniquement pour conserver ses avantages.

– Tu aurais les millions qu'on te prête, dit-il à son fils, je te le répéteraï encore: tu as eu tort. Je suis trop ferme en mes principes pour qu'un succès les fasse varier. Tu as réussi, mais tu devais échouer. Une exception ne fait rien à la règle, et tu es une exception.

Pascal convint de tout avec la meilleure grâce du monde. A

quoi lui aurait servi de combattre des opinions plus solides que le roc, que la mer use à la longue? Il aurait eu d'ailleurs affaire à deux adversaires, car Lorilleux prêtait à l'avoué l'appui de son éloquence. Lorilleux triomphait enfin, il trouvait quelqu'un qui entendait la vie comme lui; il abusa de ses avantages.

Cette première soirée mit au mieux l'avoué et le médecin, et les quinze jours qui suivirent ne firent qu'accroître l'estime et l'amitié qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Plus ils causaient, et mieux il leur était démontré qu'ils s'entendaient sur tous les points. Le machiavélique Lorilleux profita très habilement de cette bonne fortune pour s'établir solidement dans le cœur du père de son ami. Même, avec des précautions et une délicatesse infinies, il osa parler de l'établissement futur de Pascal, et fut au comble du bonheur lorsqu'il crut découvrir que M. Divorne ne regarderait pas à la dot de la femme que choisirait son fils.

Quinze jours passèrent comme un songe pour l'avoué; il aurait été parfaitement satisfait, si Pascal avait eu quelqu'un de ces titres qui font si bon effet sur une carte de visite; mais il n'en avait aucun, car on ne peut décemment s'intituler «démolisseur.» Il ne put s'empêcher de communiquer son chagrin à son fils.

– Si on me demande ce que tu fais, lui dit-il, que répondrai-je?

– Eh! cher père, répondit Pascal, ne suis-je pas toujours ingénieur et plus que jamais architecte? Dites, si vous le voulez, que j'ai rebâti Paris.

– Tu plaisantes toujours, fit l'avoué avec humeur. Quand donc seras-tu sérieux comme M. Lorilleux! voilà un homme posé, au

moins, et qui entend la vie. Tu es heureux en tout, car tu peux te vanter d'avoir là un ami qui t'est dévoué, et c'est chose rare.

Jean Lantier aussi plut beaucoup à M. Divorne. Il avait bien été un peu surpris de voir à son fils un tel associé qui aurait porté la veste ronde avec plus d'aisance que la redingote, mais la rondeur du bonhomme le charma. L'entrepreneur, en l'honneur du père de son associé, avait donné un grand dîner, et l'ordonnance du repas, la magnificence de la vaisselle, l'excellence des vins, mirent le comble à l'étonnement de l'avoué, qui ne se doutait pas que le même homme pût passer ses journées dans les débris et les gravats, et rentrer le soir dans un intérieur si confortable, pour ne pas dire si luxueux.

Enfin, M. Divorne partit enchanté, en faisant promettre à son fils de venir tous les ans au moins une fois passer quelques jours à Lannion.

– Décidément, dit-il à sa femme, lorsqu'il fut de retour, notre fils est dans une très belle position.

On peut juger du ravissement de madame Divorne.

– Sans doute, se disait-elle, Pascal songera bientôt à se marier, et c'est à moi de chercher une jeune fille digne d'avoir un tel mari.

La même idée, à peu près, était venue à Jean Lantier. – Si je pouvais marier une de mes filles à monsieur l'ingénieur, quel bonheur pour elle, quel honneur pour moi: avoir dans ma famille un homme qui était le premier à l'École des ponts et chaussées! Il faudra voir. J'ai trois filles qui seront bientôt en âge, elles sont jolies, bien élevées... ma foi! je lui donnerai le choix.

Ainsi, de trois côtés à la fois, la liberté de Pascal était menacée; lui ne s'en doutait guère.

IV

La visite de M. Divorne, deux voyages en Bretagne pour embrasser sa mère, tels furent, pendant six ans, c'est-à-dire jusqu'à l'année dernière, les plus grands événements de l'existence de Pascal.

C'est dire le calme de sa vie, la régularité de ses habitudes. Tous les plaisirs étaient à sa portée, il avait ce qui manque si souvent à la jeunesse, l'argent et la liberté, mais il n'en abusa pas. Le diable s'était fait ermite avant d'être vieux. Jamais jeune homme ne vécut plus loin des jouissances stupides et peu avouables où se ruent avec fureur la jeune finance, monnaie de billon des gros traitants du siècle passé, et la phalange grotesque des gandins, troupe idiote qui vise aux vices des princes de la fatuité et n'atteint qu'au ridicule. Sans être l'idéal de la vertu, Pascal eût bien mérité d'une belle-mère.

Mais il ne faudrait pas lui faire trop honneur de cette sagesse exemplaire. Une bonne partie des éloges doit revenir à Lorilleux, qui veillait sur son ami avec la sollicitude d'une mère, non sur son fils, mais sur sa fille. Nuit et jour, Argus aux cent yeux toujours ouverts, le médecin montait la garde autour de son futur beau-frère. Il aurait rendu des points au dragon qui faisait sentinelle devant la porte du jardin des Hespérides, et qu'Hercule tua dans sa guérite, autant pour voler des pommes que pour donner une grande leçon aux factionnaires à venir.

Une ou deux fois Pascal faillit avoir une liaison un peu sérieuse. C'est alors que le médecin montra toute son habileté. Il était bien l'homme des petits moyens; petites ficelles, petites ruses, il ne recula devant rien pour se jeter à la traverse. S'il dépassa les bornes de la stricte honnêteté, il ne s'en inquiéta guère. Pascal était pour lui un dépôt dont il devait compte. Il le défendit avec la conscience d'un dépositaire scrupuleux, et avec tant d'adresse qu'il n'éveilla aucun soupçon, à ce qu'il crut au moins.

Ce que redoutait surtout Lorilleux, c'était de voir son ami s'en aller dans le monde. Les bals parisiens sont tapissés de toiles d'araignées ourdies par les mamans jalouses de se débarrasser de leurs fillettes, et où viennent se prendre les célibataires étourdis. Le jeune homme à marier marche dans les salons, au milieu de pièges toujours tendus. Qu'il perde la tête un soir, c'en est fait de lui; il est guigné, amadoué, circonvenu, étourdi, pris, lié et marié avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Il n'est pas encore bien décidé à prendre femme, il n'est pas encore sûr de son choix, que déjà il a prononcé le oui fatal.

Le médecin savait fort bien tout cela, sinon par expérience, au moins de bonne source. Aussi mit-il tout en œuvre pour empêcher Pascal de profiter des belles relations qu'il avait et qui lui ouvraient à deux battants toutes les portes. Ne voulant pas que son ami allât dans le monde où il n'aurait pu le suivre toujours, il fit venir le monde à lui. Par ses soins, le salon de Pascal devint le centre, le point de réunion d'un groupe d'hommes de son âge, de

société agréable, de relations sûres, tous remarquables à un titre quelconque. Lorilleux les avait sévèrement passés au crible avant de les admettre. Aucun d'eux n'avait de sœur à marier.

Pascal laissait faire. Il s'était fort bien aperçu des petites manœuvres du médecin, mais il ne s'en était pas inquiété. Il était loin d'en deviner le but. Il l'aurait su, qu'il ne s'en serait pas épouvanté. Les gens seuls qui se savent assez faibles pour céder à une obsession, pour sacrifier leur volonté à la volonté d'autrui, redoutent la tyrannie; ils connaissent leur irrésolution, et croient partout voir des attentats à leur liberté: ces gens-là, toujours flottants entre l'opinion de Pierre et l'avis de Paul, sont de terribles compagnons; au moindre mot, ils lèvent l'étendard de l'indépendance, se posent en révoltés, et finissent par en passer où l'on veut. S'ils se marient, leurs femmes portent sous leur crinoline le vêtement qui en ménage est le privilège, à ce qu'on prétend, du sexe fort.

Lorilleux n'eut pas à combattre ces petites révoltes à propos de rien. Pascal était beaucoup trop sûr de sa volonté pour redouter l'influence d'autrui, et, loin d'en vouloir à son ami, il était fort touché de ses attentions. Ce genre de vie, au surplus, était tout à fait dans ses goûts; il n'aimait pas à sortir, et pourtant il aimait la causerie. Jamais il n'était si content que lorsqu'il avait quatre ou cinq bons camarades, et cela arrivait presque tous les soirs, au grand désespoir du portier qui, les jours de pluie surtout, trouvait très mauvais qu'on osât faire monter tant de monde par des escaliers cirés.

Tout le reste du temps de Pascal était pris par ses travaux, dont l'importance croissait de jour en jour. Il suffisait à tout, descendant sans peine aux plus menus détails. Jamais on ne vit entrepreneur plus actif, et cette fièvre d'activité, il avait l'art de la communiquer à tous ceux qui l'entouraient. Il savait reconnaître le zèle, et ne lésinait jamais; il se défiait des économies ruineuses. Aussi ses employés ne se ménageaient pas, et ne gaspillaient jamais son temps; certains de recevoir double salaire s'ils faisaient un travail double, ils se jetaient sur la besogne en gens qui voient au bout un bénéfice assuré. Ainsi, il obtint de si prodigieux résultats, que les confrères rivaux se demandaient s'il n'était pas un peu sorcier. Ils se creusaient la tête à chercher une chose bien simple: Pascal savait se faire aimer et sacrifier à propos un billet de 1,000 francs.

Après avoir bien démoli, les deux associés avaient abordé «la bâtisse,» spéculation épineuse, où le plus habile est exposé à se tromper. Mais en cela aussi ils furent heureux, parce qu'ils avaient raisonné juste.

Pascal et Lantier, sans avoir besoin d'un livre de statistique, savaient que le nombre des gens riches, à Paris comme ailleurs, est fort limité. Ils firent leurs calculs là-dessus. Malheureusement, nos seigneurs les propriétaires, détenteurs aimables du capital, ne sont pas encore convaincus de cette fâcheuse vérité. Leurs architectes ne construisent plus que des palais, somptueuses demeures aux balcons sculptés, aux vestibules dallés de marbre. Le premier étage est destiné aux

millionnaires, et il faut avoir des intelligences avec la Banque pour habiter sous les combles. On dit bien à ces entêtés qu'ils font fausse route, que le nombre de ceux qui peuvent mettre plus de 1,000 écus à leur loyer n'est pas grand: paroles et peines perdues.

Plus tard, quand ces palais n'auront trouvé d'autre habitant qu'un portier maussade et insolent, quand les écriteaux auront pendant bien des termes essuyé la pluie et le vent sans amener un locataire, alors les tristes propriétaires de ces improductifs monuments écouteront les plaintes de leur bourse lésée. A grand renfort de cloisons, ils diviseront et subdiviseront leurs appartements magnifiques; mais ils n'en feront pas des logements commodes, et encore seront-ils forcés de les louer très cher. Beaucoup se ruineront à ce métier, et cela sans doute fera réfléchir; ils renonceront aux palais, et reviendront aux maisons.

Plus modestes et plus sensés, Pascal et son associé se contentaient de bâtir des habitations habitables. Un honnête homme qui avait des enfants et moins de vingt mille livres de rentes, – il en est dans ce cas – y pouvait loger. Aussi, à peine terminées, étaient-elles louées de la cave au grenier, à des prix raisonnables, assez avantageux cependant, pour faire suer à l'argent placé sept ou huit pour cent, bénéfice qui n'est pas à dédaigner.

De telles maisons, si facilement louées, se vendaient plus aisément encore. Le bouquet de fête que les maçons placent sur la dernière cheminée n'avait pas le temps de se faner que les acheteurs se présentaient. Pascal se faisait un nom parmi les

architectes sérieux, et le capital social grossissait à vue d'œil.

Ce bonheur constant, dû à beaucoup d'habileté et de savoir-faire, taquinait prodigieusement Lorilleux. Faute de savoir se l'expliquer, il se consolait en répétant ce refrain banal, pavé dont les sots qui restent en chemin assomment les gens d'esprit qui réussissent:

– Il a de la chance.

Et lui, Lorilleux, n'avait pas de chance, il le reconnaissait, non sans amertume. Semeur patient, il ne récoltait rien, à l'encontre de ce que promet l'Évangile. Chaque matin il était éveillé par quelque petite déception; tous les jours il trouvait dans ses combinaisons si savantes une erreur de calcul. Et au lieu de s'en prendre à lui, il s'en prenait aux événements; comme si toute l'habileté ne consistait pas en cela: dominer les événements, ou tout au moins les faire tourner à son avantage.

Le médecin avait rêvé la gloire et la fortune, et gloire et fortune semblaient le fuir. Son nom était toujours obscur, et son plus gros client était un droguiste retiré, qui, depuis qu'il habitait la campagne et respirait un air pur, ne pouvait plus respirer.

Aussi, insensiblement, le caractère de Lorilleux s'était aigri; son teint avait pris ce ton bilieux qui est la livrée de l'envie; il devenait tyrannique, susceptible, cassant. Il prenait les choses au pis, et ne cachait plus sa haine ni son mépris pour les hommes. Partout il voyait les intrigants et les fourbes plus adroits que lui, et il déplorait son peu d'adresse.

Le médecin avait encore d'autres soucis qui troublaient

son sommeil et assombrissaient son front. Pascal allait être décidément très riche. Cette fortune, venue si vite qu'elle avait déconcerté toutes ses prévisions, l'inquiétait horriblement. Ne serait-elle pas un obstacle? A ne considérer que l'expérience, Pascal, avec vingt mille livres de rentes, devait être beaucoup moins désintéressé que lorsqu'il était relativement pauvre. Lui qui jadis, à chaque spéculation heureuse de son ami, se frottait les mains en pensant à sa sœur, il en était réduit à lui souhaiter quelque bonne petite faillite qui ébrêchât un peu son capital.

Il se reprocha amèrement d'avoir tant attendu et résolut de démasquer ses batteries, non tout d'un coup, mais avec une sage lenteur.

Démasquer est bien le mot. Personne au monde ne pouvait se douter des intentions de Lorilleux; sa mère même n'était pas dans la confidence. Ce profond diplomate n'avait jamais rien laissé percer de son secret. Sa sœur, aussi bien que son ami, ignorait ce projet amoureusement caressé pendant quatorze ans. Et quel secret! le rêve d'une vie entière.

Avec une prudence au-dessus de son âge, Lorilleux s'était bien gardé d'admettre son ami dans l'intimité de sa famille. Il avait deviné qu'un mariage est presque impossible entre deux jeunes gens qui ont grandi ensemble. Se voir tous les jours ne peut conduire qu'à une douce et fraternelle amitié. Grâce à d'habiles précautions, mademoiselle Lorilleux et Pascal s'étaient à peine entrevus dans de rares occasions, ménagées avec un art infini. Ils ne s'étaient pas parlé en tout dix fois.

Il s'agissait maintenant pour le médecin de mettre les jeunes gens en présence. Grave affaire; pourtant il lui semblait que toutes les difficultés, sauf cette fortune maudite, étaient aplanies. Pascal allait avoir trente ans, il était doué de tous ces avantages extérieurs qui séduisent une femme. Mademoiselle Lorilleux avait, elle, dix-huit ans, elle était remarquablement jolie, brune, et ravissante de grâces et de distinction. Elle devait à son frère une éducation beaucoup plus sérieuse que ne l'est ordinairement celle des femmes. Enfin, ce frère prévoyant et rigide s'était appliqué à briser la volonté de la jeune fille, exagérant à plaisir sa tyrannie, lui préparant ainsi d'heureux jours pour le temps où elle trouverait un joug moins rude que le sien.

Lorsque le médecin les considérait tous deux, cet ami entouré de tant de soins, cette sœur si tendrement aimée, il ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller et de s'applaudir de son œuvre, tant il les trouvait bien faits l'un pour l'autre. Il les unissait par la pensée, s'installait dans le ménage, et le bonheur dont il les voyait jouir était sa récompense.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.